

## LE SALON DE RACHILDE AU « MERCURE DE FRANCE »

Elle s'appelait Marguerite Eymery. Elle était née à Périgueux, en 1862, d'un officier dont elle avait sans doute hérité le tempérament. Une éducation à la garçonne, sa soif d'émancipation lui rendirent insupportables toutes les conventions mondaines et irrespirable l'air de sa province.

Abandonnant le foyer paternel, elle s'enfuit à Paris où elle se trouva aux prises avec toutes les misères de la bohème. Pour gagner sa vie, elle se mit à écrire sous le pseudonyme de « RACHILDE ». Comme ce cerveau ne pouvait créer que des personnages pervers, ce fut le scandale, la condamnation par les tribunaux... Quoi de plus efficace pour lancer un auteur ? La voilà connue dans les milieux littéraires aux idées avancées. Elle y rencontrera Alfred Wallette, administrateur du « Mercure de France », revue semi-mensuelle fondée par un groupe d'écrivains la plupart symbolistes, revue ouverte à toutes les informations littéraires.

Devenue madame Wallette, elle se consacra à l'administration de la revue installée rue de l'Échaudé-St Germain, dans l'appartement du ménage. Grâce à elle et peut-être à ses qualités natives de bourgeoise, jusque-là effacées, le « Mercure », bientôt très réputé, devra se fixer rue de Condé, dans des locaux plus importants, où Rachilde recevra tous les mardis.

Son Salon fut dès lors très couru : d'abord par tous les collaborateurs du Mercure : jeunes écrivains, poètes, romanciers de toutes tendances, souvent suspects pour leur immoralité ou leurs idées apatrides. Mais bientôt quelques poursuites donnèrent à réfléchir et la revue devint un peu plus conformiste.

Désormais le Salon ne tiendra plus de la bohème : il aura un ton académique sans cependant tenir quoi que ce soit de guindé ou d'affecté.

Rachilde avait tout pour séduire : un caractère franc, ouvert ; une imagination débordante jointe à une vive gaieté toute spontanée ; et rien de prétentieux dans la régence de son cercle académique. Des cheveux coupés à la garçonne ; des cils passés à l'encre de Chine couvrant des yeux très clairs ; des vêtements aux couleurs voyantes ; le cou et les bras parés de collier et chaînes d'ambre lui donnaient un cachet tout particulier.

Parmi les familiers et toujours bienvenus : d'abord, les fondateurs du *Mercure*, dont Jules Renard « chasseur d'images », aux tableaux secs, sobres ; mais d'une observation si méticuleuse ; le Suisse Louis Dumur, auteur du *Rembrandt* en six tableaux et non moins célèbre par ses romans historiques d'après la première guerre : *Nach Paris, le Boucher de Verdun, les Défaitistes, Dieu protège le tzar* ; Albert Samain dont les trente idylles si délicates tiennent d'André Chénier, de Baudelaire et de Verlaine.

Voici, avec tous ses partisans, l'exalté, le combatif champion du symbolisme et du vers libre : Gustave Kahn, auteur du journal *Le Symbolisme* ; Pierre Louÿs, rendu célèbre par ses *Chansons de Bilitis, la Femme et le Pantin* ; Émile Verhaeren, amoureux exubérant qui devait tomber dans le désespoir. Avait-il eu le pressentiment de sa fin ? On sait qu'il mourut broyé par un train à Rouen, en 1916.

Georges Rodenbach, le poète de tout ce qui se fane, se décolore, est là aussi avec son compatriote, Albert Mockel, auteur du journal *Le Symbolisme*. Camille Mauclair, brillant d'esprit et d'érudition, fondateur avec Lugné-Poë du théâtre de l'Œuvre est non moins assidu aux réunions ainsi que Jean Moréas dit Jean Papadiamantopoulos, athénien de naissance, dont l'éducation française fit un poète renommé. Pierre Quillard, professeur à l'École arménienne de Constantinople, voisine avec Francis Carco, le peintre des bohèmes, des hors-la-loi, des gens du milieu.

Moins fréquentes les visites de Maeterlinck, toujours serein et que devaient immortaliser ses vies des insectes et des fourmis ; d'Henri de Régnier, le tendre et doux chef de l'école symboliste ; de Rémy de Gourmont, le critique le plus entouré ; d'André Gide, célèbre par ses *Caves du Vatican* ; d'Henry Rataille à l'acuité psychologique, dont les héros sont si peu sympathiques ; d'Ernest La Jeunesse, qui avait débuté par un livre irrespectueux et bizarre *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos contemporains* et mis à profit ses dons d'ironiste dans la caricature ; et encore Guillaume Apollinaire, le Polonais, à la tête de tous les avant-gardes du cubisme artistique et littéraire, même du surréalisme.

Parmi les assidus, on trouve au premier rang Rémy de Gourmont, le coléreux, qu'on écoute comme un oracle car il sait parler de tout : politique, anthropologie, chimie, morale, philologie et... amour.

Autre vedette, mais combien différente : Alfred Jarry vêtu comme le dernier des loqueteux, au point d'être repoussant... Avec une verve intarissable, il cite des passages du Roi *Ubu*, sa dernière création. La maîtresse de maison sait qu'il a presque toujours faim et elle le comble de gâteries ; si bien qu'on se rapproche un peu de lui...

Encore un hôte étrange : Léon Bloy, jaloux, prétentieux, fainéant, ivrogne, qui fait du chantage pour avoir de quoi vivre. Rien que catholique, il critique le clergé et même le pape. Conciliante et charitable, Rachilde servira elle-même ce poivrot, sans oublier l'absinthe qui est sa boisson favorite.

Auprès de ce déchet humain, il est curieux de voir Louis le Cardonnel qui se plaît à citer de beaux vers, à lire de belles pages qu'il émaille des réflexions les plus délicates et les plus charmantes ; quant à Karl Huysmans, il ne voit dans le monde que des coquins, des menteurs ; l'art dégénéré ; la littérature pourrie. Converti à la religion catholique, on ne le reverra plus dans ce Salon trop libre.

Willy est là aussi, Willy gros et court, rusé et médisant, qui tourne en ridicule toutes les personnalités du moment en usant de critiques incohérentes et burlesques « la fiente de l'esprit qui vole », comme disait Victor Hugo... ; mais le père de *Poil-de-Carotte* est là, qui parle peu, et dont le mot bien choisi fera perdre à Willy sa belle assurance en même temps que l'effet produit par ses calembours. Quant à Jean Lorrain, du *Courrier français*, de *l'Écho de Paris*, du *Journal*, qui, sous le pseudonyme de Restif de la Bretonne écrira en termes recherchés et brillants des notes curieuses sur les perversités savantes et les ivresses mauvaises, il pose,... il pose tout autant qu'Ernest La Jeunesse, aux discours emphatiques, bruyants, éclatants, qui contrastent avec sa voix de flûte.

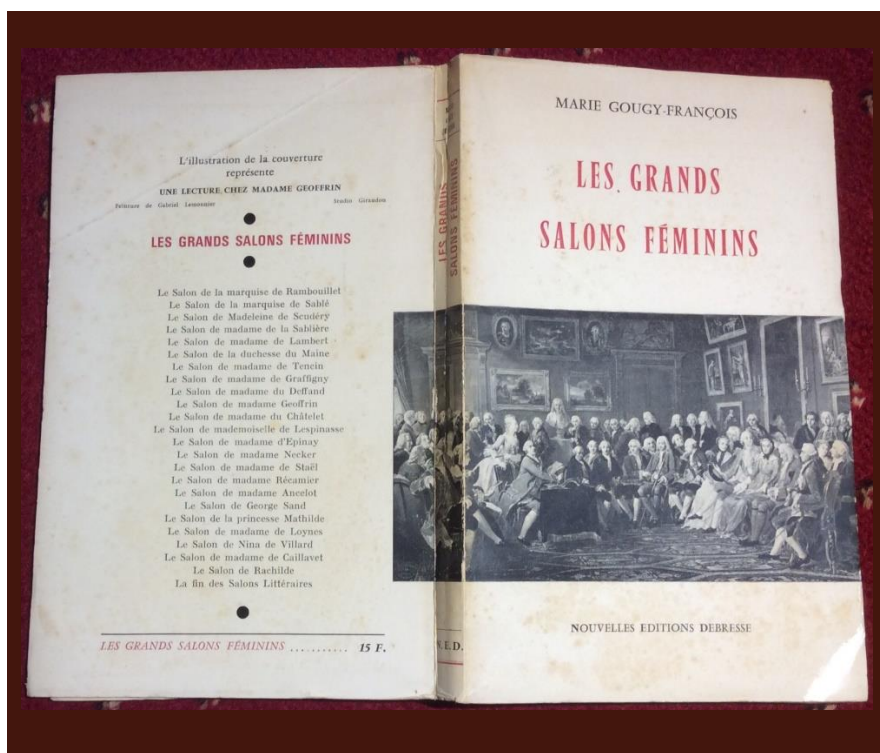
Laurent Tailhade, que nous avons connu chez la comtesse Diane, est là aussi avec Léautaud le cynique, dégoûté de l'humanité et qui s'en console en s'attachant aux chiens, aux chats : ce qu'il déclare avec une sincérité incroyable.

Les dames, d'abord exclues du Salon de Rachilde, y furent ensuite admises ; mais aucune d'elles ne s'est signalée par quoi que ce soit de remarquable.

Lors de la seconde guerre mondiale, le *Mercur de France* cessa de paraître. La paix signée, celle qui l'avait animé avec tant de chaleur et d'entrain ne se trouva pas en mesure de le ressusciter : elle laissa ce soin à d'autres. Les années lui pesaient ; elle ne pouvait que se réfugier dans les souvenirs du passé merveilleux qu'elle avait vécu.

Extrait de *Les Grands Salons Féminins*, de Marie Gougy-François  
Nouvelles Éditions Deresse, 1965

L'illustration de la couverture représente *Une lecture chez Madame Geoffrin* de Gabriel Lemonnier (voir [un article](#) à propos de ce tableau)



Le Salon de la marquise de Rambouillet  
Le Salon de la marquise de Sablé  
Le Salon de Madeleine de Scudéry  
Le Salon de madame de la Sablière  
Le Salon de madame de Lambert  
Le Salon de la duchesse du Maine  
Le Salon de madame de Tencin  
Le Salon de madame de Graffigny  
Le Salon de madame du Deffand  
Le Salon de madame Geoffrin  
Le Salon de madame du Châtelet  
Le Salon de mademoiselle de Lespinasse  
Le Salon de madame d'Épinay  
Le Salon de madame Necker  
Le Salon de madame de Staël  
Le Salon de madame Récarnier  
Le Salon de madame Ancelet  
Le Salon de George Sand  
Le Salon de la princesse Mathilde  
Le Salon de madame de Loynes  
Le Salon de Nina de Villard  
Le Salon de madame de Caillavet  
Le Salon de Rachilde  
La fin des Salons Littéraires